



# Victor Moremans, un demi-siècle de littérature

COMMUNICATION DE JACQUES-GÉRARD LINZE  
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 10 OCTOBRE 1992

On comptait en Belgique, vers 1960, une trentaine de quotidiens francophones d'information générale. Presque tous consacraient au moins une page par semaine à la littérature. On peut gager qu'ils étaient encore plus nombreux au lendemain de la première guerre, lorsque Victor Moremans débutait à *La Gazette de Liège*<sup>1</sup>. C'était un temps béni : même dans des villes moyennes, on ne pouvait imaginer que les journaux locaux ne fissent pas honneur aux lettres, et les rédacteurs spécialisés étaient souvent, ne fût-ce qu'en raison d'une longue pratique, des critiques avertis.

Victor Moremans et les siens étaient liés à mes parents, par l'amitié certes mais aussi par ce que j'appelais, pour me moquer gentiment de ma mère, le « cousinage à la mode de Namur ». Ma mère, en effet, d'origine namuroise, annexait volontiers à notre tribu des relations qui n'étaient que cousins par alliance de cousins par alliance. Nous avons ainsi de problématiques parents disséminés dans toute la Wallonie. Nos liens avec la famille Moremans se sont encore resserrés dès 1913, quand Victor est devenu le parrain de ma sœur. Toutefois ce n'est pas pour ces raisons que je m'intéresse aujourd'hui à lui, trop brièvement hélas ! mais bien parce que je garde le souvenir d'un éminent connaisseur, précieux témoin de la culture du temps.

---

<sup>1</sup> Contre l'avis d'un ami linguiste qui, je l'espère, ne m'en tiendra pas rigueur, je reproduis ici, non sans un plaisir délicat, l'ancienne graphie *Liège*, que j'ai la faiblesse de préférer à celle de Liège, déclarée officielle par les autorités communales vers 1945. Durant toute son existence, *La Gazette de Liège*, pour ma plus grande satisfaction, a refusé d'adopter l'accent grave ainsi imposé.

Né à Liège en 1890, Victor Moremans a fait ses humanités à Saint-Servais, l'un des deux collèges fondés dans la ville par la Société de Jésus. Puis il a entrepris des études supérieures à l'Institut Gramme, autre fief liégeois des Jésuites qui y formaient des ingénieurs. Mais il semble que les sciences ne l'aient pas longtemps passionné. Il ne sait encore sur quelle voie s'engager lorsque, le 4 août 1914, l'Allemagne envahit la Belgique. Il est mobilisé et participe, avec notre aîné de l'Académie Jo van der Elst<sup>2</sup>, à la retraite des troupes belges puis à la défense d'Anvers. L'un et l'autre sont faits prisonniers en novembre 1914 et internés au camp d'Alten-Grabow, près de Magdebourg, où ils resteront quatre ans. Dans leur malheur le destin leur réserve quelques faveurs en leur donnant pour compagnons de captivité des personnages des plus intéressants, tel ce jeune avocat français dont lui, Moremans, disait, avec la perspicacité qui le caractérisait, qu'il était fait pour le sacerdoce — ce qui s'est vérifié puisqu'il s'agissait de celui qui, ordonné prêtre en 1921, deviendrait le cardinal Gerlier, archevêque de Lyon et primat des Gaules — ; tels aussi ce Joe Bridge, caricaturiste bien connu à l'époque, et Albert Aveline, premier danseur et maître de ballet à l'Opéra de Paris, qui serait nommé, en 1934, directeur de l'école de danse de l'Opéra. Et ce n'est pas tout : le camp hébergeait aussi un pianiste réputé, un certain Dreyfus apparenté au célèbre capitaine (ce pianiste, Bridge l'humoriste, qui ne l'aimait guère, l'avait surnommé le « serpent à sonates »). Enfin séjournait aussi à Alten-Grabow le chanteur Maurice Chevalier qui, au camp, montait sur les planches pour distraire ses camarades. Et non seulement il chantait mais aussi il dansait les claquettes (ce *tap dance* des Anglo-Saxons, dont il avait été l'introducteur en France). Le beau Maurice n'est pas resté longtemps en captivité : blessé d'une balle qui avait effleuré un poumon, il fut rapatrié par la Croix-Rouge, grâce en partie, dit-on, aux démarches opiniâtres de sa grande camarade Mistinguett. (Le 4 janvier 1972 *La Gazette de Liège* publiait l'article d'adieu que Moremans consacrait à la vedette récemment décédée.)

Comme tant d'autres, Victor Moremans n'a été libéré que par l'armistice. De retour au pays après plus de trois mois de séjour en Suisse où l'on a soigné sa

---

<sup>2</sup> Jo van der Elst et Victor Moremans sont restés en relations après la guerre. En 1960, van der Elst, ambassadeur en poste à Rome, a reçu Moremans et son fils venus au Vatican, avec des journalistes catholiques de Belgique, porter au pape Jean XXIII les traditionnelles étrennes pontificales.

grippe espagnole (et où il a trouvé un emploi), il sait enfin que c'est le journalisme qui l'appelle et il entame des collaborations à plusieurs périodiques avant d'entrer comme rédacteur stagiaire à *La Gazette de Liège*, à peu près en même temps que le tout jeune Georges Simenon (lui aussi futur membre de notre Compagnie). Bientôt chargé de la page littéraire de la *Gazette*, Moremans se révèle lecteur intelligent et sensible, servi par une vaste culture, un goût très sûr et une grande ouverture à la nouveauté. Ses recensions sont tout sauf superficielles ou bâclées. Ce sont des études circonstanciées, souvent longues et toujours d'une remarquable pénétration. Il se livrera aussi, avec un égal bonheur, à la critique d'art et de musique, et s'intéressera activement au théâtre<sup>3</sup>. La pertinence de ses jugements, ses qualités de cœur et la considération qu'il savait gagner chez ceux dont il commentait les œuvres, ont été à l'origine de relations fécondes et, notamment, d'une abondante correspondance qu'il a rassemblée et, sans en rien publier, intitulée *Cinquante ans d'amitiés littéraires*. Une dizaine de volumineux albums réunissent les lettres de célébrités telles que — je cite dans le désordre — Francis Jammes, Max Jacob, Henry de Montherlant, Georges Bernanos, André Billy, Henry Bordeaux, Jean Cassou, Jacques Chaban-Delmas, Henry Poulaille, Colette, Jacques Copeau, Tristan Derème, André Gide, Yvette Guilbert, le maréchal Lyautey, Maurice Maeterlinck, Marcel Arland et bien entendu, parmi d'autres encore, son ami Georges Simenon.

En 1940, refusant de soumettre ses écrits à la censure allemande, Victor Moremans renonce à toute activité professionnelle. Et cela va durer jusqu'en septembre 1944.

En 1953, il est nommé membre du Conseil national de l'Art dramatique d'expression française et, en 1958, il est l'un des fondateurs du Festival du Jeune Théâtre de Liège. Jusqu'à sa mort, il reste actif en dépit d'un infarctus qui l'a frappé en 1971. En 1973, trois jours avant que ne l'emporte une nouvelle défaillance cardiaque, paraît son avant-dernier « papier » et, près d'un mois plus tard, un hebdomadaire publiait encore sa recension du *Simenon* de Lacassin et Sigaux.

---

<sup>3</sup> C'est peut-être à lui que mon père, Léon-Maurice Linze, doit d'être entré dans l'équipe de la même *Gazette de Liège* où, toutefois, il n'a œuvré qu'en qualité de pigiste, chroniqueur régional et spécialiste de ce théâtre wallon qui, à Liège, a gardé une belle vitalité jusqu'au lendemain de la dernière guerre.

Quelque deux mille cinq cents articles rédigés de 1923 à 1940 et de 1944 à 1973 ont été rassemblés en dix-neuf épais volumes par ses enfants Geneviève et Valery. Victor Moremans a laissé en outre trois essais : *Les poètes du prix Verhaeren*<sup>4</sup>, *Pyramides et gratte-ciel*, relation d'un voyage en Égypte<sup>5</sup>, *Léopold Levaux et son œuvre d'écrivain*<sup>6</sup>, ainsi que trois traductions de romans du Hongrois László Dormandi : *La fée maléfique*<sup>7</sup>, *Fièvre tropicale*<sup>8</sup> et *Deux hommes sans importance*<sup>9</sup>.

J'ai donc connu Victor Moremans dès ma petite enfance. Ce qui m'a frappé en lui, quand j'ai été d'âge à pouvoir en juger, c'est la clarté de ses idées, la pondération de ses propos et sa bienveillance, en particulier à l'égard des jeunes écrivains et artistes. J'ai admiré la pénétration et la rapidité de ses appréciations. Par exemple, à l'époque où l'on commençait de parler beaucoup du peintre français Georges Mathieu, lequel ne m'avait pas encore séduit, j'avais dit ma perplexité à Victor Moremans. Et lui, avec son flegme habituel, m'avait déclaré : « C'est un artiste de très grande valeur, qui fera une brillante carrière, tu verras. »

Moremans avait déjà prouvé avec éclat la justesse de son jugement quand il avait rendu compte de *Tropismes*, premier ouvrage de Nathalie Sarraute. C'était en 1939. On connaît bien, aujourd'hui, cette œuvre capitale qui porte en germe ce qui fera l'originalité de la vision et de l'écriture romanesque de Sarraute. Denoël l'avait éditée au début de cette année-là, et le service de presse avait été, paraît-il, de cent cinquante exemplaires. L'ouvrage avait de quoi intriguer : ni roman ni essai, fait de textes brefs, il rapportait, sans intrigue, ces « mouvements indéfinissables [je cite Sarraute elle-même] qui glissent très rapidement aux limites de notre conscience et qui sont à l'origine de nos gestes, de nos paroles, des sentiments que nous manifestons, que nous croyons éprouver et qu'il est possible de définir<sup>10</sup>... »

Trois écrivains — Max Jacob, Charles Mauron et Jean-Paul Sartre — avaient à titre personnel écrit en termes élogieux à Nathalie Sarraute. Mais un seul

---

<sup>4</sup> Liège, Vigie 30, 1930.

<sup>5</sup> Dison, À l'enseigne du plomb qui fond, 1951.

<sup>6</sup> Bruxelles, in *Droit et Liberté*, revue de l'Union chrétienne et professionnelle de l'Enseignement officiel, octobre 1956.

<sup>7</sup> Liège, Maréchal, 1944 (en collaboration avec Michel Serres).

<sup>8</sup> Ibid., 1944 (mêmes traducteurs).

<sup>9</sup> Ibid., 1945 (en collab. avec Laszlo Gara).

<sup>10</sup> N. Sarraute, *L'ère du soupçon*, Gallimard, Paris, 1956, et « Idées nrf », Paris, 1964.

représentant de toute la presse francophone avait rédigé une note de lecture consacrée à ce premier ouvrage d'une jeune femme de lettres, et c'était Victor Moremans. Il avançait notamment : « Ce petit livre (...) n'offre pas uniquement l'intérêt d'une curiosité littéraire. Il peut être considéré comme l'échantillon avant-coureur d'une œuvre dont l'acuité et la profondeur nous surprendront peut-être un jour. »

Pouvait-on mieux dire ? (On raconte que Nathalie Sarraute conserve ce premier article comme un talisman.)

Victor Moremans avait de l'ordre. Il a — heureusement — conservé ces archives que, je le répète, ses enfants ont recueillis et classées. Ce trésor, qui comprend notamment les volumes de recensions et de chroniques, est d'importance capitale non seulement pour notre souvenir d'un éminent témoin mais aussi pour l'évocation de la vie culturelle d'un demi-siècle encore proche de nous.

J'ai dit il y a quelques instants combien la pertinence de ses analyses et comptes rendus et la cordialité dont il y faisait preuve avaient valu de solides et durables amitiés à Moremans.

C'est quelques-unes d'entre elles que je vais évoquer.

Lambert Joassin l'a très bien fait avant moi, dans *Marginales*, à propos des relations épistolaires de Victor Moremans et Max Jacob<sup>11</sup> ; aussi serai-je bref quant à cet écrivain. Retenons tout de même une anecdote : en 1925, Victor Moremans a reçu à Liège Paul Valéry et l'a promené dans la ville où vers 1900 le poète était passé en voyage de noces. (Moremans écrira, de Valéry : « [Il] est naturel, timide, dirait-on, cordial certes, parfois distant, souvent détaché... Il ne plane évidemment pas sans cesse dans les hautes sphères. Sa conversation si fine mais si pleine de bonhomie est même souvent émaillée d'humour et d'ironie. ») Est-ce cette rencontre qui incite le Liégeois à inviter ensuite Max Jacob, lui faisant cette déclaration qui en dit long sur ses qualités de cœur : « Je veux entendre le pas d'un ami dans ma maison » ? Max Jacob répond : « Cher Victor, je vous embrasse pour

---

<sup>11</sup> Lambert Joassin — *L'amitié de Max Jacob et de Victor Moremans (1924-36)* Marginales, Bruxelles, n° 107-108 — juin juillet 1966.

cette chère phrase [...] Vous êtes, de mes amis, un de ceux que je préfère pour sa sincérité, son courage, sa tendresse... »

Les deux hommes ont correspondu, je crois, jusqu'en 1936, soit pendant douze ans. À plusieurs reprises, Victor Moremans rencontrera Max Jacob au cours de ces années-là.

Victor Moremans a su gagner aussi l'amitié de Francis Jammes, auquel il semble qu'il ait consacré un premier article en avril 1925, à propos des *Robinsons basques*.

Un peu plus tard, en juillet, il rend compte en termes enthousiastes du *Quatrième livre des quatrains* : « Comme jadis la poésie de l'auteur des admirables *Géorgiques chrétiennes* se caractérise toujours par une sensibilité frémissante dont on peut apprécier encore la vertu émotive dans ses nombreux poèmes d'aujourd'hui. (...) Comment pénétrer l'art de Jammes ? La réponse est simple : seul, le cœur en fournit la clef. » Jammes lui écrit alors : « Si tout le monde me comprenait avec la simple intelligence dont vous faites preuve dans cet article (...), nous vivrions d'ores et déjà au paradis des poètes. Je vous remercie et je vous embrasse de tout cœur.)

Après plus d'une année (durant laquelle Moremans a donné à *La Gazette de Liège* une analyse de *Ma France poétique*), Jammes écrit à son commentateur, très brièvement selon son habitude : « Si vous saviez, cher et noble ami, combien le vieux poète isolé par les morts qui l'ont quitté et par la terrible médiocrité actuelle, est sensible à l'élan de votre cœur. C'est l'amour que vous demandez en échange de tant de douleurs que nous avons livrées. Et que vous savez toucher les cordes profondes ! »

À la fin de 1926 ou au tout début de 1927, Victor Moremans, qui a vu chez l'essayiste liégeois Léopold Levaux une photo très réussie de Francis Jammes, en demande une épreuve à celui-ci. Pour une raison que j'ignore, c'est Bernadette, l'une des filles du poète, qui la lui envoie, en même temps que le tout récent ouvrage *Trente-six femmes*. Elle déclare : « Mon père me charge de vous dire combien il est reconnaissant de l'amabilité que vous avez pour lui. Il compte de bien bons amis en Belgique et regrette bien de ne pas pouvoir aller plus souvent leur rendre visite. » L'une des lettres de Victor Moremans conservées dans les archives de l'« Association Francis Jammes » à Orthez remercie en ces termes :

« Cher Monsieur et Ami, je ne sais comment vous exprimer la joie que j'ai eue en recevant, si aimablement dédicacée, votre photographie. Depuis elle est sur mon bureau et je la contemple. On a décidément tort de ne pas laisser plus souvent parler son cœur. Merci aussi, bien sincèrement, pour votre dernier livre que j'ai lu avec infiniment de plaisir et dont je m'efforcerais de rendre compte le mieux possible dans ma prochaine chronique. Voulez-vous bien également dire toute ma reconnaissance à Mademoiselle Bernadette qui sera sans doute heureuse d'apprendre qu'elle a à Liège une petite filleule spirituelle âgée de sept ans<sup>12</sup> et qui porte son nom en souvenir de l'émotion que me procura la lecture du beau livre qu'enfant, elle vous a naguère inspiré. Je suis, cher Monsieur Jammes, votre très humble et reconnaissant ami. »

Du printemps 1927 à l'été 1928, Jammes publie trois ouvrages : *Lavigerie*, *Le rêve franciscain* et *Janot-poète*. Moremans en rend ponctuellement compte en termes élogieux et cordiaux et prouve de nouveau la qualité de sa lecture. Il montre aussi qu'il a le sens des formules ramassées mais éloquentes. En effet, il conclut son *Lavigerie* par ces trois phrases : « On possédait maintes biographies excellentes du cardinal Lavigerie. Sa geste nous manquait. Francis Jammes vient de l'écrire. » Celui que l'on appelle déjà « Le cygne d'Orthez » lui fait savoir : « J'ai toujours dit qu'il est des amis dont la générosité vous confond. Cet article que vous venez de me consacrer encore et que vous tendez comme une coupe d'eau pure au vieux poète altéré assis au déclin du jour sur le talus aux menthes poussiéreuses, combien il me rafraîchit. »

Les recensions de Victor Moremans, relatives à Francis Jammes, paraîtront jusqu'en 1936 et provoqueront les vifs remerciements du poète, en des termes souvent brefs, répétons-le, mais révélateurs puisque l'on y trouve ces traits caractéristiques de Jammes : richesse de cœur, foi profonde, modestie, effarouchement face aux arrivistes de la littérature et aux ennemis du catholicisme, ainsi qu'une candeur presque enfantine. Le 14 mars 1933, pour la première fois, Jammes tutoie son correspondant, devenu en huit ans l'un de ses grands amis.

Francis Jammes est mort le 1<sup>er</sup> novembre 1938, à l'heure où son sixième enfant, une fille, prenait le voile au couvent des Sœurs blanches à Lyon. Victor

---

<sup>12</sup> Le critique parle ici de Bernadette, sa fille aînée, aujourd'hui décédée. Il rappellera, en 1933, que le choix de ce prénom est un hommage à Francis Jammes.

Moremans lui a bien entendu aussitôt consacré un éloge dans *La Gazette de Liège*. L'épouse de Jammes, Ginette Francis-Jammes, qui se dit flamande (elle s'appelle Geneviève Goedorp mais est originaire de Soissons), le remercie. Quelques mois plus tard, elle écrit de nouveau, après avoir fait ses adieux à sa fille partant pour l'Afrique en qualité de missionnaire. « Dieu, la même année, [dit-elle], m'a demandé mon mari et ma fille ; qu'il soit béni. Mais le sacrifice fait saigner le cœur. »

Henry de Montherlant est lui aussi de ceux qui ont longtemps et fidèlement correspondu avec Moremans.

C'est en 1924 que celui-ci a pour la première fois rendu compte d'une œuvre de Montherlant : *Les Onze devant la porte dorée*. Dès cette année-là, une fois de plus avec une étonnante prescience, il écrivait : « Ajoutant à ses rares qualités un caractère nouveau, Montherlant s'y révèle metteur en scène de premier ordre. Sobriété du dialogue, souplesse de la riposte, rien ne manque à ces pages d'une si noble tenue. Nous connaissons, quant à nous, peu d'œuvres théâtrales qui réunissent tant de beauté et de grandeur scéniques [...] Montherlant, auteur dramatique, quels horizons nouveaux cela ne nous permet-il pas d'entrevoir ! » Montherlant remercie par une carte postale, le 1<sup>er</sup> décembre 1924. Il dit notamment : « J'aime que vous ayez signalé le *Repas sacré* que j'aime moi-même et que vous ayez vu ce qu'il y avait de scénique dans le dialogue final. Vous êtes encore le seul à l'avoir fait. »

Rappelez-vous, cela date de 1924. Or, Montherlant a attendu 1929 pour écrire sa première pièce, *L'exil*, et 1936 pour publier *Pasiphaé*. Mais l'affirmation triomphale de son talent de dramaturge ne vient qu'en 1942 avec *La Reine morte*. Les années suivantes consolideront le renom de ce géant des lettres françaises et, en particulier, du théâtre contemporain.

*Les jeunes filles* font scandale en 1936. Victor Moremans écrit : « Sans prétendre — et loin de là, nous le verrons tout à l'heure, — que ce roman n'appelle, au point de vue morale, aucune réserve, le scandale dont nous parlons nous semble cependant résulter d'un malentendu. On s'est imaginé, en effet, que l'auteur prenait à son compte la désinvolture avec laquelle son héros, libertin de nature, traite les femmes et [...] on lui a endossé tout ce qu'il y avait de déplaisant



chez son héros. Il faut avouer que ce n'est pas de jeu et qu'il est normal que Montherlant se soit étonné des attaques dont il était l'objet alors qu'on ne reproche pas à Molière, comme il l'a dit, d'avoir fait parler Don Juan, ni à Laclos d'avoir créé Valmont. » Plus loin, le commentateur écrit : « Il y a, [...] dans ces pages saisissantes de vérité, un luxe de détails érotiques et voluptueux qui risquent de choquer les moins prudes, un côté *Garçonne* pour tout dire... »

Ne l'oublions pas, Victor Moremans écrivait pour un quotidien catholique, en un temps où le concept des bonnes mœurs était bien plus étroit qu'aujourd'hui. En fait, quoique fidèle à ses convictions, Moremans était en avance sur son temps, par son ouverture d'esprit aussi bien que par ses idées en fait d'esthétique. On le saisit à voir comment, accordant que le livre n'est pas à mettre entre toutes les mains, il insiste sur la pénétration avec laquelle son auteur analyse la psychologie amoureuse. Et il ajoute : « C'est aussi le charme, fait de grâce et d'impertinence, d'un style dont l'incomparable magie, par son allure négligée, ne s'est jamais autant qu'ici imposée. »

Montherlant écrit à Moremans : « Vous trouvez à certains chapitres un côté *Garçonne*. Je trouve qu'il y a dans la réalité, toujours, un élément si beau, qu'on se rend coupable en le cachant ou en l'édulcorant. Les choses sont ainsi : pourquoi ne pas le dire ? » Et il ajoute, en marge : « La société — avec la religion, l'éducation, la tradition, les gendarmes n'est-elle pas assez forte pour se défendre ? » C'était en 1936. Deux ans plus tard, Moremans écrira, parlant des *Olympiques* : « Tandis que d'autres (...) l'ont abandonné, si nous sommes resté fidèle à H. de Montherlant, c'est qu'en dépit de ses bravades et de l'art qu'il a, comme pas un, d'irriter ceux qui, sans doute, seraient disposés à l'admirer le plus, nous n'avons jamais pu nous empêcher de le considérer comme l'un des rares écrivains authentiques et de nous souvenir qu'en maintes pages de son œuvre, il s'efforce de nous réapprendre le sens de la grandeur. »

Montherlant le remercie : « Je suis touché que vous ayez écrit avec sympathie sur mes vieilles *Olympiques*, malgré ce qui a pu vous en blesser dans les pages nouvelles. Ne discutons pas là-dessus : on ne convainc jamais un chrétien croyant ; il y a de bonnes raisons pour cela. Peut-être toutefois les chrétiens devraient-ils me savoir gré de ne pas mêler J. Christ (sic) où il n'a que faire, comme je le faisais, par

une sorte de perversité intellectuelle, dans les premières *Olympiques*, et dans tous mes ouvrages antérieurs à 1925. »

Quelques mois plus tard, l'écrivain s'adresse à Moremans pour lui signaler un livre qu'il a eu l'occasion d'apprécier et de remarquer, alors qu'il était membre du jury de la Fondation Blumenthal, « pour son accent de vérité et d'émotion ». Il s'agit d'*Anna, premier visage*, d'une jeune romancière, Luce Amy. Montherlant veut l'aider parce qu'elle vit à Pau, ne connaît personne à Paris et n'a donc que de minces chances de voir distinguer son roman.

En janvier 1945, une bombe (l'un des derniers VI à tomber sur Liège) écrase la demeure faisant face à la maison Moremans, et il est fatal que le souffle endommage gravement celle-ci. C'est à cet incident que Montherlant (qui a été blessé en 1940, légèrement mais non sans complications jusque dans l'hiver suivant) fait allusion : « Je suis peiné des nouvelles que vous m'apprenez. Il y a un certain excès dans les difficultés matérielles de la vie, auquel la liberté d'esprit ne résiste pas, et, si l'on doit se louer d'être en vie, la perte d'une année — du point de vue travail — est quelque chose d'irréparable. À moins que cette épreuve ne vous soit une fécondation morale... »

Un peu plus tard, l'écrivain demande s'il rencontrera jamais son commentateur. Mais il se définit lui-même comme un paquebot qui « ne sent plus le besoin de quitter [son] quai, qui n'aime plus que les ports ». Il y a, dit-il, un magnifique proverbe espagnol : *La procesion va por dentro* (« La procession va à l'intérieur »). Il cite encore un vieil Andalou qui disait, montant dans un train : « *Qué tos e lejo !* » (« Que tout est loin ! »)<sup>13</sup>.

Montherlant, en 1948, fait allusion à la fidélité de son correspondant : « Les Arabes appellent *amour mosaïque* l'amour de l'homme amoureux d'une femme qu'il n'a jamais vue (un rappel de Moïse qui ne vit pas Dieu quand il lui parlait sur le Thabor). Entre critique et auteur il peut y avoir aussi une sympathie " mosaïque ". Mais il faut avouer que nous sommes l'un et l'autre des gens peu voyageurs ! »

---

<sup>13</sup> C'est en ce temps-là qu'Henry de Montherlant est en correspondance suivie avec un autre Liégeois, Me Raymond Janne qui parlera de lui en 1951, lettres à l'appui, à la Conférence du Jeune Barreau et peut-être devant d'autres auditoires.

*Le maître de Santiago* vient d'être créé à Paris, en 1948. Victor Moremans reçoit le texte de cette pièce que le Théâtre Hébertot va représenter le 17 février 1949 sur la scène du *Gymnase* de Liège. Dès le 7 de ce mois-là, *La Gazette de Liège* publie un article sous le titre *Le maître de Santiago est-il chrétien ?* Très honnêtement, Moremans ne signe pas ce texte qui consiste pour l'essentiel en extraits choisis des commentaires d'une rare pénétration et d'une grande intelligence que Montherlant a lui-même livrés.

En 1949, Victor Moremans s'interroge sur l'échec de *Demain il fera jour*, une œuvre que lui-même, du reste, ne tient pas pour l'une des meilleures de l'écrivain. Il veut l'expliquer : d'abord « le grand tort qu'a eu Montherlant, dit-il, a été de faire de cette pièce une suite à *Fils de personne*. Les spectateurs ne lui ont pas pardonné, en effet, d'avoir " sali " un homme dont ils avaient admiré la rigueur morale (...). Cet homme leur appartenait — et non plus à l'auteur... »

Montherlant lui écrit alors : « S'il est des gens qui veulent que je ne *travaille* — comme vous dites — que dans la grandeur, ils ont de toute évidence tort. Mon champ est tout l'homme, il me semble que cela devrait apparaître suffisamment des vingt volumes que j'ai écrits, où les ombres, que je sache, ne sont pas moins *traitées* que les lumières ».

Montherlant et Moremans ont échangé, en près de cinquante années, des dizaines de lettres dont plusieurs concernent *La ville dont le Prince est un enfant* (le critique a consacré au grand écrivain au moins quarante-huit articles dont cinq à cette seule pièce). « *La ville dont le Prince est un enfant*, écrit Moremans, a eu une destinée singulière. Son auteur a dit qu'elle avait été avec *Port Royal* celle de ses pièces qui avaient été accueillies le plus chaleureusement. » Et pourtant, comme Moremans le rappelle, Montherlant a refusé la pièce à tous les théâtres — vingt-cinq — qui demandaient à pouvoir la représenter. Puis, de manière assez surprenante, il a autorisé trois théâtres d'amateurs — *Les Compagnons de Saint-Lambert* de Liège, une troupe suisse et une néerlandaise — à la jouer, ce qu'ils ont fait sept fois avec un très grand succès. »

Victor Moremans n'a pas pu assister à la représentation liégeoise. Il remplace son compte rendu par une recension de la nouvelle version de la pièce, que vient de publier Gallimard (nous sommes en décembre 1967). Montherlant l'en remercie, disant : « Je suis content que vous ayez apprécié l'édition remaniée, et

regrette que vous ne puissiez voir la représentation qui met en valeur la pièce (ce qui n'était pas certain à l'avance). »

Après la mort de Montherlant, survenue à la fin de septembre 1972, Victor Moremans a donné à *La Gazette de Liège* son très sensible *Adieu d'un journaliste liégeois à Henry de Montherlant*. Il y disait notamment la fidélité avec laquelle, pendant la guerre, l'écrivain était demeuré en rapport avec lui, Moremans, qui pourtant, s'étant condamné au silence, ne pouvait plus servir sa renommée.

Deux admirateurs liégeois du grand disparu, mon ami André Fievet et cet autre qui nous est ami commun, Alexis Curvers, ont réagi comme il fallait s'y attendre. Fievet écrivait à Victor Moremans : « Vous avez été émouvant, véridique, parfait. Ce texte d'une haute qualité nous change du déferlement des banalités que nous venons de subir. Pas un mot du suicide, parce que nous n'avons pas à juger, parce que nous n'en avons positivement pas le droit. (...) Au nom de tous ceux qui ne prendront pas la peine de vous écrire, je vous en exprime ma profonde reconnaissance... » Et Curvers disait, pour sa part : « J'ai lu votre adieu à Montherlant avec une émotion qu'ont partagée tous ceux à qui je l'ai fait lire. Merci de nous avoir donné votre voix à entendre, avec cet accent d'humanité qui n'est qu'à vous, dans un moment aussi grave... »

Et, de Paris, Jean Dutourd : « Votre note sur Montherlant est excellente et très émouvante. Je suis heureux de l'avoir lue. (...) Je n'oublie pas que c'est grâce à notre cher Montherlant que vous et moi nous nous sommes connus et que nous entretenons de cordiales (quoique lointaines, hélas !) relations. »

Victor Moremans et Georges Simenon, je l'ai dit, ont débuté presque ensemble à *La Gazette de Liège*. C'était en 1919 : le premier avait vingt-neuf ans et le second seize. Trois années plus tard, juste avant que Moremans se vît chargé de la page littéraire, Simenon quittait le quotidien liégeois.

Une vraie sympathie, qui allait devenir amitié, a rapproché les deux hommes. Quoique souvent enclin à l'indulgence, Moremans n'a pourtant pas toujours décerné que des compliments à son jeune ami devenu romancier. Ainsi, en 1931, parlant dans un même article du *Pendu de Saint-Pholien* et de *M. Gallet décédé*, le critique commence par reprocher à leur auteur la réclame tapageuse et ostentatoire qu'il a organisée « avec un sens étonnant de la publicité ». Mais il précise :

« Encore que M. Georges Simenon n'ait sans doute pas eu cette intention, la façon dont il s'y est pris pour faire mousser ses livres pourrait (...) passer pour une spirituelle satire des mœurs qui règnent aujourd'hui parmi les gens de lettres. Il y est allé un peu plus franchement que d'autres, voilà tout. Plutôt que d'intriguer dans les coulisses, il a joué cartes sur table. » Et, plus loin : « Ce qui nous intéresse ici, c'est de savoir ce que valent ces livres. Bien qu'ils relèvent assez peu de la littérature, disons immédiatement qu'ils ne sont nullement à dédaigner. »

Moremans loue ensuite l'habileté et le sens de l'intrigue et du mouvement qu'il découvre chez son ancien collègue. « Le style, [dit-il,] sans être éclatant, est probe et honnête. (...) C'est sur la finesse d'observation et l'intelligence de son commissaire Maigret — qui pourrait bien un jour ou l'autre devenir aussi célèbre que Rouletabille ou Sherlock Holmes — que ses romans reposent pour ainsi dire uniquement. » Il ajoute : « Certes, nous voudrions pour notre part le voir [Simenon] se soumettre au point de vue littéraire à plus de discipline. Mais comment, hélas, oser espérer cela de ce diable d'homme qui n'est que vie et mouvement, parcourt les mers en bateau, abat chaque matin — à ce qu'il paraît — ses soixante pages dactylographiées et dans le fond se moque de la littérature ? Le jour où il s'assagira, soyons sûrs qu'il nous donnera l'œuvre qu'il est assurément capable d'écrire car il ne manque, nous l'affirmons, ni de cran, ni de métier, ni surtout de talent. »

On admirera le flair dont fait preuve ce lecteur qui, en 1931, entrevoit pour Maigret une carrière comparable à celles de Rouletabille et Sherlock Holmes.

Victor Moremans a consacré près de quarante autres articles à des œuvres de Georges Simenon et, en 1952, fut le seul journaliste belge invité au cocktail donné par Sven Nielsen, directeur des Presses de la Cité, au *Claridge*, à Paris, en l'honneur du romancier qui, habitant encore les États-Unis, était de passage dans la capitale française pour la première fois depuis sept ans. Il y avait là, également, Danielle Darrieux, Nicole Courcel, Marcel Pagnol, Francis Carco, Fernandel, Marcel Narcejac, Henri Decoin, Gaston et Claude Gallimard, Jean Fayard, Michel Simon et, naturellement, quelques sommités de la police française. Les retrouvailles furent cordiales et émouvantes : il y avait dix-sept ans que les deux hommes ne s'étaient plus rencontrés et que, du reste, Simenon n'était plus passé par Liège ! Cette réception du *Claridge* fut suivie d'un amical entretien dans

l'appartement qu'y occupaient le romancier, sa femme Denise et Jean, leur petit garçon<sup>14</sup>. Puis Simenon invita son vieil ami à dîner au *Maxim's* en compagnie de Marcel Pagnol, de M. et Mme Nielsen, ainsi que de Mme Doringe, correctrice aux Presses de la Cité, elle aussi fidèle amie de Simenon.

Avec sa fille Geneviève, Victor Moremans assistera, le 10 mai 1952, à la réception de Georges Simenon et Roger Bodart en notre Académie, en présence de la reine Élisabeth et de nombreuses personnalités parmi lesquelles dix membres de l'Académie française.

Moremans aura encore plusieurs occasions de rencontrer le père de Maigret et causer avec lui, et ce jusque devant les micros et les caméras de la radio-télévision belge. En 1964, en outre, assistant au festival de Montreux, il rend visite à Simenon qui vit à Épalinges, à une trentaine de kilomètres de son hôtel.

Les deux hommes ont échangé, cela va de soi, une volumineuse correspondance. Le 9 juin 1949, de l'Arizona où il habite, Simenon écrit à Moremans pour manifester son émotion après la lecture du compte rendu de *Je me souviens* et *Pedigree*, paru bien entendu dans *La Gazette de Liège*.

De sa ferme du Connecticut, il écrit encore, en décembre 1951 (et en signant de son ancien nom de plume : Sim), pour remercier de l'article annonçant son élection à notre Académie. Victor Moremans réplique en rappelant un projet conçu deux ans plus tôt par ses confrères de la presse liégeoise, et que Simenon avait approuvé : il s'agissait, pour ce dernier, de faire une causerie à Liège, sous le patronage des journaux de la ville. C'est Denise Simenon qui répond de New York. Son mari surchargé doit refuser toutes les conférences qu'on lui demande, mais il fera une exception pour Liège, à la condition que sa prestation soit très explicitement annoncée comme tout à fait exceptionnelle. Il propose, comme thème : *Où peut-on être mieux ?*

La conférence a lieu. Victor Moremans en a dirigé tous les préparatifs : publicité, salle, hôtels, repas d'apparat, visites de Liège et des environs.

À dater de 1953, le tutoiement s'est instauré entre les deux hommes. Simenon donne des nouvelles de sa vie quotidienne, de ses enfants. Il envoie une préface que ses amis liégeois lui ont demandée : c'est peut-être celle pour laquelle, à titre d'honoraires, il sollicite une pipe (fumeur de pipe lui-même, Moremans est sans

---

<sup>14</sup> Devenus ensuite Denyse et John, puis Johnny.

doute le plus qualifié pour procéder au choix, toujours délicat, d'un cadeau de l'espèce)<sup>15</sup>.

En mai de cette année 1953, Victor Moremans annonce aux Simenon que les journalistes liégeois ont décidé d'offrir à Denise le manuscrit retrouvé du tout premier roman de Georges. Ce sera chose faite au nouvel an 1954, après que ce manuscrit aura été splendidement relié. Ce cadeau, selon Denise Simenon, devra revenir plus tard à la section Liège-Luxembourg de l'association générale de la presse belge, à charge pour celle-ci, en cas de dissolution, de le confier à la principale bibliothèque de Liège.

Quelques lettres de Georges Simenon à son vieil ami le chargent de menues missions, et par exemple d'acheter en son nom les cadeaux que lui, Simenon, veut offrir à sa mère (manteau de fourrure, téléviseur...). Simenon, qui a déjà eu au moins deux résidences aux États-Unis, ensuite à Cannes en France, puis en Suisse, à Épalinges et à Lausanne, va se fixer (en juillet 1957) au Château Échandens, dans le pays de Vaud. C'est de là que deux ans plus tard il annonce la naissance de son fils Pierre que va baptiser Dom Hilaire Duesberg, lui aussi membre de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises, professeur à l'Université de Fribourg et ami du romancier. (Comme il n'y a pas d'église catholique à Échandens, le petit Pierre, quatrième enfant de Simenon, a été baptisé par un bénédictin dans un temple protestant, avec l'accord des autorités religieuses.)

Je ne répéterai pas que Victor Moremans a été un critique de haut vol, bien digne des illustres écrivains qu'il a commentés et fréquentés. Il reste l'un de ceux qui, dans la presse écrite de tous les pays et singulièrement du nôtre, ont contribué, pour l'honneur de leur profession, à tenir haut le flambeau de la culture. On peut, même en ne s'attachant qu'à des aspects anecdotiques, insister sur le puissant intérêt des nombreuses traces laissées par une vie tout entière vouée aux lettres et aux arts et, pour cette raison, intimement mêlée à certaines heures vécues par ceux dont nous admirons l'œuvre.

Copyright © 1992 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

---

<sup>15</sup> Un jour, en revanche, Simenon a donné à son ami Moremans la pipe très 1900 de son père Désiré.

**Pour citer cette communication :**

Jacques-Gérard Linze, *Victor Moremans, un demi-siècle en littérature* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1992. Disponible sur : < [www.arlfb.be](http://www.arlfb.be) >